

France Camus-Pichon

En mémoire des Moghols blancs

Décembre 2003 – À première vue, *White Mughals* de William Dalrymple est une sorte d'Everest. Calibré à mille feuillets, il retrace la vie et la carrière de James Achilles Kirkpatrick, représentant de la Compagnie anglaise des Indes orientales à la cour du *nizam* d'Hyderabad entre 1790 et 1805. À ce poste il défraya la chronique par son mariage avec Khair-un-Nissa, une jeune aristocrate musulmane dont il eut deux enfants, et par son opposition à la politique d'annexion du gouverneur général Lord Wellesley. Cette histoire tirée de l'oubli s'accompagne d'un nombre impressionnant d'annexes : index, glossaire, citations d'époque, bibliographie, iconographie, notes de bas de page et de fin d'ouvrage. Bref, *the whole bag of tricks*, comme diraient les Anglo-Saxons. Alors pourquoi diable se lancer dans une aventure de si longue haleine ?

D'abord sous l'effet d'un vrai coup de cœur pour ce récit inclassable, foisonnant, résultat de plusieurs années de recherches, mais qui se lit comme un roman. Et aussi parce que *White Mughals* fait mentir tous ceux qui nous brandissent complaisamment la menace d'un « choc des civilisations » : l'étrange destin de James Achilles Kirkpatrick rappelle qu'entre l'Orient et l'Occident, l'Islam et le reste du monde, il y a toujours eu des rencontres. Fin XVIII^e, la région du Deccan à laquelle s'attache William Dalrymple échappait encore au règne sans partage du « colonel de l'armée des Indes » plein de morgue, imperméable à la culture de son pays d'accueil. Les premiers diplomates britanniques en poste à la cour des souverains locaux furent souvent séduits par la civilisation indo-musulmane. Au point, comme James Kirkpatrick, d'adopter la tenue vestimentaire et les mœurs de leurs hôtes, de prendre une compagne ou une épouse indienne, voire de se convertir à l'islam – risquant au passage leur carrière et leur réputation. D'où leur surnom de « Moghols blancs » qui donne son titre au livre.

Aussi hybride que son héros, celui-ci est constellé de termes hindi, arabes ou persans, d'extraits d'archives et de la correspondance des principaux personnages. Il tient de l'essai, du document, du roman historique. Les tribulations sentimentales et politiques de James Kirkpatrick donnent plus d'une fois l'impression que la réalité dépasse la fiction. Mais la première lecture terminée et le contrat signé, reste à gravir la montagne. Et à se munir de tous les outils nécessaires, car l'ascension promet d'être longue et semée d'embûches. Objectifs : préserver autant que possible le caractère hybride de l'original, restituer à l'arrivée la rigueur du travail scientifique de l'auteur sans sacrifier l'attrait romanesque du récit.

Printemps-été 2004 – Des journées entières dans les livres. Grâce à eux, je remonte le temps à défaut de pouvoir me rendre en Inde – il est vrai qu'aujourd'hui, la capitale du Deccan n'a plus grand-chose à voir avec Hyderabad la blanche au temps de sa splendeur. Du polar de Sarah Dars¹ à *L'Inde sans les Anglais* de Loti² en passant par les meilleurs guides de voyage, je consulte et réunis tous les ouvrages que je peux trouver sur Hyderabad, sur le Deccan, sur l'Inde aux XVIII^e et XIX^e siècles. Certains, comme *L'Inde impériale des Grands Moghols*³ deviennent mes livres de chevet. J'y mesure le poids de l'islam dans le Deccan, héritage de trois siècles de domination moghole. Impossible sinon de comprendre l'Hyderabad d'alors, construite sur les ruines de la citadelle mythique de Golconde, et restée jusqu'en 1948 le plus riche État princier musulman de l'Inde. Je me familiarise également avec la dynastie des *nizam* d'Hyderabad, à la cour desquels officiait James Kirkpatrick, et avec celle des Sayyid, descendants du Prophète, dont était issue Khair-un-Nissa.

Les nombreuses reproductions couleur de miniatures d'époque m'apportent une aide précieuse, complétée par une première visite au musée Guimet. Je me représente mieux la vie de cour, les audiences publiques du *nizam*, ses parties de chasse et ses campagnes militaires, l'habit d'apparat des courtisans, l'architecture indo-musulmane des palais et mausolées. Je découvre les *char bagh*, ces jardins moghols « en quatre parties » plantées de fleurs, d'arbres fruitiers, et séparées par des réseaux de canaux. Rien d'étonnant à ce que le mot « paradis » descende de l'ancêtre persan de ces jardins, le *pairi-daeza* (littéralement : jardin clos).

(1) *Coup bas à Hyderabad*, Picquier poche, 2002.

(2) Pierre Loti, *Voyages* (1872-1913), Bouquins/Robert Laffont, 1991.

(3) Valérie Berinstain, *Découvertes* Gallimard, 1997.

Mais si je ne devais retenir qu'un seul de tous ces ouvrages, ce serait sans doute *Le Voyage en Inde*, anthologie de textes écrits par des voyageurs français entre 1750 et 1820⁴. Mille pages en papier bible. Une mine d'informations, et surtout une immersion dans la langue du XVIII^e siècle, ce qui m'aidera considérablement à trouver le ton pour traduire les larges extraits des lettres échangées par James Kirkpatrick et son frère William, par exemple. En revanche je ne suivrai pas le conseil de Maistre de la Tour qui s'inquiétait dès 1784, avec une remarquable prescience, « du danger d'écrire en français » : selon lui, un Français devait appeler « Ayder-Abad » la capitale du Deccan, au lieu de copier « les Anglais qui ne peuvent dire *Ay* dans leur langue qu'en écrivant *Hy* ». Après vérification dans plusieurs atlas, et pour éviter toute confusion avec la ville d'Haidarabad au Pakistan, je préfère m'en tenir à « Hyderabad ». Je surveille néanmoins de plus près l'orthographe des termes empruntés aux langues indiennes, hantée par l'exhortation finale de Maistre de la Tour : « Les Anglais, en transportant dans leur langue un nom propre de la langue d'un autre peuple, l'écrivent de façon qu'il ait le même son que dans la langue originale, parce que l'écriture est l'art de *peindre la parole et de parler aux yeux* ; pourquoi nos Traducteurs ne font-ils pas de même ? ».

Septembre 2004 – Premiers chapitres, premiers casse-têtes. Comme souvent, le règne végétal me donne du fil à retordre. Dans le parc du palais du gouverneur de Madras, où commence l'enquête sur la vie sentimentale de James Kirkpatrick, voilà que parmi les bananiers, tamariniers et autres flamboyants apparaît la *scented Raat-ki-Rani, the Queen of the Night*. Fleur, arbre, arbuste ? Mon contact habituel au muséum d'histoire naturelle d'Orléans n'a pas la réponse, Internet non plus. Et rien à espérer en tapant « *Queen of the Night* », sauf des sites aussi torrides que les nuits d'été à Hyderabad, mais sans aucun rapport avec la flore indienne... C'est finalement la bibliothécaire de l'ambassade de l'Inde qui me tire d'affaire : par chance, sa mère aime particulièrement cette plante à fleurs blanc-jaune qui attend la tombée du jour pour exhaler son parfum. Pas trace de nom français, cependant. Je devrai sans doute garder « *Raat-ki-Rani* ».

Retour à Hyderabad. À force de consulter le plan de la ville en 1805 placé au début du livre, ainsi que ceux de différents guides, je m'y repère de mieux en mieux, même s'il me reste une pléiade de termes architecturaux à élucider. De nouveau, l'empreinte de l'islam est omniprésente. Dômes blanchis à la chaux de la nécropole des Qutb Shahi, minarets, *deorhi* et

(4) Guy Deleury, Bouquins/Robert Laffont, 1991.

haveli (demeures résidentielles des courtisanes) avec leurs enfilades de cours intérieures, *jali* (écrans à claire-voie en pierre ou en bois) aux motifs géométriques en guise de fenêtres. Mais comme souvent dans le Deccan, la tradition hindoue vient adoucir la rigueur musulmane, festonner les ouvertures en ogive du Char Minar – arc monumental qui domine les bazars de la vieille ville –, ou coiffer de *chhatri* (petits kiosques) les tourelles de certains mausolées. Lors de la reconstruction de la Résidence britannique d'Hyderabad, James Kirkpatrick ajoutera encore à cet éclectisme architectural : il fera se côtoyer un parc à l'anglaise et un jardin d'agrément d'inspiration moghole, mêlera le style néoclassique du bâtiment principal aux arcades et balustrades du *mahal* (sérail) abritant les appartements privés de Khair un-Nissa.

Octobre 2004 – J'entame le chapitre IV. James Kirkpatrick vient de succéder à son frère William au poste de Lord Resident d'Hyderabad. Plus que ses audaces de bâtisseur, c'est l'ouverture d'esprit dont il fait preuve dans sa vie privée et dans ses fonctions officielles qui lui vaudra le surnom de « Moghol blanc ».

Contrairement à ses prédécesseurs, il doit ses avancées diplomatiques non à une politique d'intimidation, mais à son respect pour ses interlocuteurs et pour leur culture. Il connaît parfaitement le protocole en vigueur à la cour du *nizam* Ali Khan et s'y conforme. Nouvelle avalanche de termes d'origine arabe ou persane. Kirkpatrick assiste au *darbar* (audience publique donnée par le *nizam* en son palais, offre le *nazer* rituel (cadeau d'allégeance), revêt symboliquement le *khilat* (tenue d'apparat appartenant à la garde-robe du souverain). Plus tard il acceptera le titre de *Hushmut Jung Bahadur* (« Valeureux au combat »). D'où une influence croissante à la cour, qui permettra aux Britanniques et à la Compagnie anglaise des Indes orientales de supplanter à Hyderabad le parti français du général Michel Joachim Raymond.

Novembre 2004 – De l'importance de certains mots... Au moment où Khair un-Nissa entre dans la vie de James Kirkpatrick, elle est présentée comme vivant « *in strict purdah* ». Je comprends qu'il s'agit de la réclusion à laquelle étaient soumises les musulmanes du Deccan, mais il me faudra chercher dans plusieurs glossaires avant d'apprendre que « *purdah* » est la transcription anglaise de « *pardah* », qui signifie « rideau ». Comme celui soulevé par Khair lors du mariage de sa sœur. C'est alors qu'elle échange avec James Kirkpatrick le regard qui scellera leur destin à tous les deux. Un épisode digne des *Mille et Une Nuits*.

Décembre 2004 – J'avance trop lentement à mon gré dans la traduction, mais ma progression est foudroyante comparée à celle de l'armée du *nizam*

et des bataillons de la Compagnie anglaise des Indes orientales, partis donner l'assaut à l'île fortifiée de Tipu Sultan, surnommé le « Tigre de Mysore » par les Britanniques. Difficile d'imaginer aujourd'hui ces interminables régiments de cavaliers et de fantassins, accompagnés de colonnes de domestiques et serviteurs, d'énormes réserves de grain, de troupeaux de moutons pour la viande et de milliers de bœufs pour tirer les chariots. Du temps des guerres contre les Marathes, l'armée du *nizam* comprenait même un bataillon féminin, le *Zuffur Plutun*, dont le courage et la discipline ne le cédaient en rien à ceux des hommes.

Chargé de coordonner depuis Hyderabad la logistique de cette campagne pharaonique, James Kirkpatrick affronte dans le même temps le scandale causé par la rumeur de sa liaison avec Khair un-Nissa, puis par la grossesse de la jeune femme. Grâce à la protection du *nizam* et de son ministre, le mariage est célébré après la conversion de Kirkpatrick à l'islam. À l'image de son vieil ami le général Palmer et de plusieurs autres « Moghols blancs », il restera fidèle à son épouse indienne jusqu'à la mort. Un fils, puis une fille naîtront de cette union, et connaîtront le sort de nombreux enfants anglo-indiens : âgés respectivement de cinq et trois ans, Sahib Allum et Sahib Begum, alias William George et Katherine Aurora Kirkpatrick, seront envoyés en Grande-Bretagne, loin de leurs parents et de leur terre natale, pour y recevoir une éducation anglaise.

Janvier 2005 – Alors que James Kirkpatrick relate par écrit ses joies familiales et ses démêlés avec Lord Wellesley à son frère retiré en Angleterre, je me rappelle William Dalrymple confiant dans son introduction qu'à force de lire et de relire cette correspondance, il connaissait si bien Kirkpatrick qu'il croyait parfois entendre sa voix à son oreille : à ce stade de la traduction, j'ai un peu la même sensation. À moins que ce ne soit le surmenage, ou le fait d'habiter Orléans, la ville de Jeanne d'Arc, qui m'amène à entendre des voix.

J'espérais bénéficier d'un sursis pour la remise de cette longue traduction. Espoir déçu : l'éditeur souhaite publier le livre avant le festival Étonnants Voyageurs. Il va falloir mettre les bouchées doubles. Dans le récit, c'est précisément le moment où James Kirkpatrick, après avoir été retenu à Hyderabad, tente de rallier Madras au galop, à temps pour dire un dernier adieu à ses deux jeunes enfants avant qu'ils s'embarquent pour l'Angleterre. Comme lui, j'ai l'impression d'une course contre la montre. Non seulement Kirkpatrick arrivera trop tard pour revoir ses enfants, mais il mourra d'épuisement quelques jours après son arrivée à Calcutta où il se rend ensuite. Pourvu que mon retard à moi n'ait pas de conséquences aussi funestes...

Février-mars 2005 – Dernières vérifications, dernières difficultés à lever. Celle-ci, entre autres : après maintes péripéties, Khair un-Nissa se trouve à Calcutta, et souhaite qu'on lui envoie d'Hyderabad son coffret contenant les ingrédients nécessaires à la préparation du *paan* (chique composée d'une feuille de bétel enduite de chaux, et remplie de noix d'arec pilée et de diverses épices), en particulier « *chicknee, suparu and cardamoms* ». Pas de problème pour la cardamome. Restent « *chicknee* » et « *suparu* »... À la Maison de l'Asie, Marielle Morin connaît le second : c'est à la fois la variété de palmier qui donne la noix d'arec et la noix elle-même. Reste « *chicknee* »... Une fois encore, le salut viendra d'un texte de 1788 du *Voyage en Inde*, où l'architecte Legoux de Flaix explique en détail la préparation du « *chiknisoupari* » : on fait longuement bouillir, puis mijoter à petit feu les noix d'arec, on laisse refroidir, et on sépare le sirop qu'on expose ensuite au soleil pour obtenir l'« arecque gommeuse », préférée dans certaines régions de l'Inde à la noix crue.

Je touche au but. Le livre se referme comme il avait commencé, sur les retrouvailles épistolaires, après quarante ans de silence, entre Kitty (Katherine Aurora) Kirkpatrick, fille de James Kirkpatrick et de Khair un-Nissa, et sa grand-mère maternelle Sharaf un-Nissa. Restée en Angleterre, la première écrit d'une villa de Torquay, tandis que la seconde dicte ses réponses en persan à un scribe qui les transcrit sur du papier semé de poussière d'or avant de les glisser dans une *kharita*, pochette en brocart fermée d'un sceau. Encore une image digne des *Mille et Une Nuits*, et porteuse de la même nostalgie que certains films de Satyajit Ray : celle d'une Inde disparue avec l'Empire, où les « Moghols blancs » ont montré qu'on peut toujours servir de passeur entre des cultures trop souvent présentées comme antagonistes.